Bac Général HLP + LLCER (Humanités, littérature et philosophie et Langues, littératures et cultures étrangères et régionales)

CORRIGÉ NON OFFICIEL

Proposition de corrigé rédigée par FormaV avec l'aide d'outils d'intelligence artificielle. Elle peut contenir des erreurs et ne remplace ni le corrigé ni le barème officiels de l'examen.

Les sujets officiels des sessions passées et nos sujets d'entraînement sont classés sur https://bac-hlp-llcer.fr/annales-sujets-et-corriges

Document mis en ligne par FormaV®. Reproduction ou diffusion sans autorisation interdite.

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2022 • Polynésie • Jour 1

Code sujet **22HLPJ1PO1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Exercice 1 — Sujet 1 — Le passage de l’enfance à l’âge adulte chez Simone de Beauvoir
2 réponses • sujet p. 2–3

Exercice 2 — Sujet 2 — L’être humain et le désir d’échapper à sa condition chez Hannah Arendt
2 réponses • sujet p. 4–4

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

FormaV - document d'entraînement non officiel

Exercice 1 — Sujet 1

20 points

Le passage de l’enfance à l’âge adulte chez Simone de Beauvoir

Première partie : interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 2, 3

> Pourquoi le passage de l’enfance à l’âge adulte effraie-t-il Simone de Beauvoir ?

Démarche. Il faut comprendre ce que Simone de Beauvoir redoute derrière le passage à l’âge adulte, sans réduire cette peur à un rejet de toute évolution. Le texte oppose d’abord la sécurité heureuse de la vie familiale à un avenir incertain, puis précise ce qui l’inquiète dans le mariage : quitter ses parents, vivre avec un homme qu’elle ne connaît pas encore et perdre la solitude qui lui est nécessaire. Les pages 2 et 3 font ainsi apparaître une peur à la fois affective et existentielle, liée à son besoin d’autonomie.

Analyse. Dans les deux premiers paragraphes, la narratrice évoque une enfance réglée par des habitudes rassurantes : « la routine de mes journées avait autant de rigueur que le rythme des saisons » (p. 2). Les sorties inhabituelles, comme la promenade au crépuscule ou le match suivi sur un « journal lumineux », rompent cette régularité. Pourtant, l’excitation de ces événements ne remplace pas le bonheur quotidien du foyer : la lecture en famille lui fait dire « Nous quatre ! » et « Que nous sommes heureux ! ». L’exclamation et le discours direct rendent sensible l’intensité de son attachement à cette unité familiale.

La perspective de la fin de cette période assombrit alors ce bonheur. L’affirmation « un jour, je le savais, cette période de ma vie s’achèverait » présente la séparation comme une certitude, mais une certitude difficile à rendre vraisemblable. Les questions qui suivent traduisent son angoisse : comment quitter ses parents « sans mourir de douleur » et comment aimer « du jour au lendemain » un homme qui, jusque-là, ne lui est rien ? Le contraste entre les vingt années passées auprès de ses parents et l’inconnu qu’elle devrait suivre souligne la brutalité qu’elle imagine dans cette transition. La réponse de son père, « Un mari, c’est autre chose », demeure énigmatique : le « petit sourire » qui l’accompagne ne la rassure pas et « ne [l’]éclaire pas ».

Son inquiétude ne vient pas d’une dénonciation de la condition de sa mère : la narratrice précise qu’elle ne voit pas dans le mariage une « servitude » et que sa mère n’a « rien d’une opprimée ». C’est plutôt la promiscuité qui la rebute. L’image concrète de l’impossibilité de « pleurer tranquillement » au lit exprime sa crainte de ne plus pouvoir disposer d’un espace à elle. Les larmes, qu’elle se fait parfois venir « pour le plaisir », sont présentées comme l’exercice d’une liberté intime ; les réfréner lui semblerait une privation.

Le dernier mouvement du passage éclaire la fonction de cette solitude : si elle aime son entourage, elle se sent « des regards braqués sur [elle] » pendant la journée et éprouve le soir un « vif soulagement » à vivre quelques instants « sans témoin ». Alors seulement, elle peut s’interroger, se souvenir et s’émouvoir, tandis que la présence des adultes étouffe les « rumeurs timides » de sa vie intérieure (p. 2-3). Le passage à l’âge adulte l’effraie donc parce qu’elle l’associe à la rupture avec les siens et, surtout, à une vie conjugale susceptible d’envahir la solitude indispensable à la connaissance et à l’expression de soi.

FormaV - document d'entraînement non officiel

RÉPONSE À RETENIR

Simone de Beauvoir redoute le passage à l'âge adulte parce qu'elle y voit la fin de la sécurité heureuse de son enfance : il lui faudrait quitter ses parents pour suivre un homme encore inconnu. Mais sa peur tient surtout à la perte possible de son intimité. Le mariage lui semble menacer ces moments solitaires où elle peut pleurer, penser et écouter sa vie intérieure. Elle ne refuse donc pas seulement un changement de statut : elle craint qu'une nouvelle vie affective ne compromette son autonomie et le lien privilégié qu'elle entretient avec elle-même.

Deuxième partie : essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 3

> Est-on le même à tous les âges de la vie ?

Essai philosophique rédigé.

À chaque âge, notre corps, nos goûts, nos projets et notre manière de comprendre le monde se transforment. L'enfant que nous étions paraît parfois très éloigné de l'adulte que nous sommes devenus, et la vieillesse peut à son tour modifier nos habitudes et nos capacités. Pourtant, nous disons spontanément : « c'est toujours moi ». La question « Est-on le même à tous les âges de la vie ? » oblige donc à distinguer plusieurs sens du mot « même ». S'agit-il d'une identité absolument inchangée, ou d'une personne qui demeure elle-même tout en évoluant ? On peut d'abord constater que les transformations rendent impossible une identité fondée sur l'immobilité ; mais une continuité corporelle, psychologique et biographique permet aussi de reconnaître une même personne à travers le temps. Il faut alors comprendre cette identité non comme l'absence de changement, mais comme une continuité qui se construit et se réinterprète.

En un premier sens, nous ne sommes pas identiques à tous les âges, car notre manière d'être change profondément. L'enfant dépend des adultes et découvre le monde ; l'adolescent cherche à se définir et à s'émanciper ; l'adulte peut assumer des responsabilités et poursuivre des projets ; la personne âgée peut faire l'expérience de nouvelles limites et relire son passé. Les désirs et les valeurs eux-mêmes peuvent évoluer : un projet qui semblait essentiel à vingt ans peut devenir secondaire plus tard. Dire qu'on est exactement le même reviendrait à nier les transformations réelles de notre caractère, de nos relations et de nos possibilités. Le corps change également au cours de la vie, même si cette transformation est progressive. La permanence n'est donc pas une immobilité : notre identité ne saurait se réduire à la conservation d'un état physique ou psychologique inchangé.

John Locke aide à comprendre pourquoi la conscience de notre passé compte dans l'identité personnelle : nous nous reconnaissons comme celui ou celle qui a vécu certaines expériences lorsque nous pouvons nous les attribuer à la première personne. La mémoire contribue ainsi à relier les âges de la vie. Un adulte peut se souvenir de ses peurs d'enfant et les reconnaître comme les siennes, même s'il ne les éprouve plus de la même façon. Cependant, la mémoire ne suffit pas à garantir cette identité. Nous oublions une grande partie de notre vie, et l'absence de souvenir d'une période ne signifie pas que la personne que nous étions a cessé d'exister. De plus, nos souvenirs peuvent être incomplets ou réinterprétés à la lumière de notre situation présente. L'identité personnelle ne se ramène donc pas à une mémoire parfaite.

Il existe néanmoins des continuités qui nous permettent de dire que nous sommes bien la même personne. Notre organisme se transforme, mais il le fait au cours d'une histoire corporelle continue : la personne adulte n'est pas un corps apparu sans lien avec celui de l'enfant. Nos relations et les traces que nous avons laissées dans la vie des autres contribuent aussi à cette continuité. Enfin, nos engagements peuvent nous

FormaV - document d'entraînement non officiel

relier à travers le temps. Tenir une promesse, par exemple, suppose que je reconnaisse aujourd'hui une responsabilité prise hier, même si mes goûts ou mes projets ont changé entre-temps. Paul Ricœur distingue, dans sa réflexion sur l'identité, la permanence de traits reconnaissables et le maintien de soi à travers les changements et les engagements. Cette distinction permet de ne pas confondre être le même avec rester identique en tout point.

La continuité ne signifie toutefois pas que notre identité soit fixée une fois pour toutes. Nous donnons sens à notre passé en le racontant et en le réinterprétant. Un événement vécu enfant peut prendre une signification différente à l'âge adulte, parce que nous disposons alors d'autres expériences pour le comprendre. Inversement, nous pouvons modifier notre conduite présente en tirant des leçons de ce passé. Nous sommes donc à la fois façonnés par ce que nous avons vécu et capables de nous transformer. Cette capacité n'efface pas ce que nous avons été : elle inscrit le changement dans une histoire personnelle. Nous ne choisissons pas toutes les transformations liées à l'âge, mais nous pouvons, dans certaines limites, décider de la manière d'y répondre.

En conclusion, nous ne sommes pas identiques à tous les âges si « être le même » signifie conserver sans changement le même corps, les mêmes pensées, les mêmes désirs et les mêmes projets. Mais nous demeurons une même personne par la continuité de notre existence, par les liens que nous entretenons entre nos expériences et par la possibilité de nous reconnaître responsables de notre histoire. L'identité personnelle n'est donc ni une substance immobile ni une succession d'individus sans rapport : c'est une continuité vivante, qui se maintient précisément à travers des transformations.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Nous ne restons pas identiques à tous les âges : le corps, les désirs et les projets changent. Pourtant, une continuité corporelle, biographique et relationnelle nous permet de nous reconnaître comme la même personne. Être le même ne signifie donc pas ne jamais changer, mais maintenir et réinterpréter une histoire personnelle à travers ses transformations.

FormaV - document d'entraînement non officiel

Exercice 2 — Sujet 2

20 points

L’être humain et le désir d’échapper à sa condition chez Hannah Arendt

Première partie : interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 4

> Selon Hannah Arendt, est-il souhaitable pour l’être humain d’échapper à sa condition ?

Démarche et interprétation

Il faut distinguer l’amélioration de certaines conditions de vie et le projet d’échapper à la condition humaine elle-même. Dans le premier paragraphe, Arendt définit indirectement cette condition par une double appartenance : l’être humain construit un monde artificiel, mais reste un vivant lié aux autres organismes et soumis à une existence qui lui est donnée. Échapper à sa condition signifie ici vouloir rompre ce lien avec la vie naturelle et remplacer l’existence reçue par une existence entièrement fabriquée et maîtrisée.

Arendt rapproche plusieurs projets : la création de la vie en éprouvette, la combinaison de plasma germinal provenant de personnes aux qualités « garanties », la modification des tailles, formes et fonctions, et l’allongement de la vie au-delà de cent ans. L’énumération les associe à un même désir d’« échapper à l’emprisonnement terrestre ». Il ne s’agit donc pas seulement d’utiliser des techniques pour soigner ou améliorer la vie, mais de vouloir en maîtriser les conditions fondamentales. Les expressions « qualités garanties » et « êtres supérieurs » font aussi apparaître le risque d’une hiérarchie entre les êtres humains établie au nom de critères prétendument maîtrisables.

Le deuxième paragraphe expose la portée de ce désir : l’« homme futur » serait « en proie à la révolte contre l’existence humaine telle qu’elle est donnée ». Arendt oppose le « cadeau venu de nulle part » à un « ouvrage de ses propres mains ». Cette opposition met en tension l’existence reçue, dont l’origine échappe à la maîtrise humaine, et l’idéal d’une existence conçue et produite par l’être humain lui-même. Arendt ne nie pas que cet échange puisse devenir techniquement possible ; elle souligne au contraire que la possibilité ne suffit pas à justifier sa réalisation.

La fin du texte déplace ainsi la question du pouvoir technique vers celle du choix collectif. La science peut étudier les moyens et les conséquences de ces projets, mais ses méthodes ne permettent pas de décider si nous devons les poursuivre. Il s’agit d’une « question politique primordiale », qui engage la conception que nous nous faisons de l’existence humaine et l’avenir commun. Elle ne saurait être abandonnée aux seuls scientifiques ni aux seuls responsables politiques. Arendt ne condamne donc pas toute intervention scientifique : elle invite à examiner collectivement les finalités et les limites de la puissance technique, au lieu de confondre ce qui est possible avec ce qui est souhaitable.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Pour Arendt, il n’est pas souhaitable de vouloir échapper entièrement à la condition humaine en remplaçant l’existence reçue par une vie fabriquée et soumise à une maîtrise totale. Les projets de sélection, de modification et de prolongation extrême de la vie expriment une révolte contre ce qui est donné et font courir le risque de traiter les êtres humains comme des objets que l’on pourrait produire selon des critères choisis. Toutefois, Arendt ne soutient pas que toute avancée scientifique soit à rejeter : elle affirme que la faisabilité technique ne décide pas de la valeur d’un projet. La question doit faire l’objet d’une délibération politique et collective sur les finalités et les limites de notre action.

FormaV - document d'entraînement non officiel

Deuxième partie : essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 4

> Quels sont les pouvoirs de la littérature pour donner sens à la vie humaine ?

Essai littéraire — Quels sont les pouvoirs de la littérature pour donner sens à la vie humaine ?

La vie humaine est faite d'événements, de relations, de joies et d'épreuves, mais ceux-ci ne prennent pas toujours spontanément un sens. La littérature, en racontant des expériences et en leur donnant une forme, peut nous aider à comprendre ce que nous vivons et à nous représenter ce que vivent les autres. Elle peut ainsi transformer une expérience singulière en une question partageable. Mais elle n'apporte pas nécessairement une explication définitive de l'existence : certaines œuvres font au contraire éprouver l'incertitude ou l'absurde. La littérature donne donc sens à la vie moins en imposant une réponse unique qu'en éclairant l'expérience et en ouvrant la réflexion.

Tout d'abord, la littérature met l'expérience en forme. Un récit organise des événements et fait apparaître des relations entre les choix, les épreuves et leurs conséquences. Dans *Les Misérables* de Victor Hugo, la trajectoire de Jean Valjean, ancien forçat qui cherche à vivre autrement après sa rencontre avec l'évêque Myriel, permet de penser la possibilité d'une transformation personnelle. En inscrivant cette destinée dans une réflexion sur la pauvreté, la justice et le sort des exclus, le roman nous conduit à nous demander ce qui peut rendre une vie meilleure et ce qu'une société doit à ceux qu'elle condamne. La fiction donne ainsi une forme concrète à des questions qui pourraient rester abstraites.

La littérature rend aussi communicables des expériences qui risqueraient de demeurer isolées ou inconnues. Dans *Si c'est un homme*, Primo Levi témoigne de sa déportation et de sa survie dans les camps nazis. Son récit donne au lecteur accès à une réalité qu'il n'a pas vécue et contribue à la mémoire collective. Il conduit à interroger ce que la violence extrême fait aux personnes et aux relations humaines. Lire ce témoignage ne revient pas à remplacer l'expérience des victimes ni à prétendre l'épuiser. Cela peut néanmoins aider à écouter, à se souvenir et à mesurer la responsabilité de préserver la dignité humaine.

La littérature peut encore faire apparaître une signification dans l'action commune, même quand les événements ne fournissent aucune explication supérieure. Dans *La Peste* d'Albert Camus, la ville d'Oran est frappée par l'épidémie et ses habitants affrontent la souffrance, l'isolement et la mort. Le roman met en valeur les efforts de ceux qui luttent contre le fléau, notamment le docteur Rieux, sans faire de cette lutte la garantie que le mal disparaîtra définitivement. Il suggère que le sens peut se trouver dans la solidarité et dans la fidélité à une responsabilité envers autrui, plutôt que dans une explication qui justifierait toutes les épreuves. Le récit nous fait ainsi examiner la valeur d'actes concrets.

Pour autant, la littérature ne réconcilie pas nécessairement le lecteur avec son existence. Elle peut aussi donner à penser l'absence de sens assuré. Dans *L'Étranger* de Camus, le parcours de Meursault met en question les attentes sociales et les interprétations que les autres imposent à une vie. Le lecteur ne reçoit pas une morale simple qui lèverait toutes les ambiguïtés : il est amené à s'interroger sur le jugement, la sincérité et la manière dont une société définit la normalité. Ici, la littérature donne sens non en supprimant le doute, mais en le rendant pensable. La pluralité des interprétations possibles rappelle également qu'aucune œuvre ne détient à elle seule le dernier mot sur la vie humaine.

Enfin, lire est une rencontre qui peut élargir notre expérience. Nous suivons des personnages éloignés de nous par leur époque, leur milieu ou leur histoire, et nous sommes invités à considérer leur point de vue. Cette ouverture peut nourrir notre imagination morale et nous aider à ne pas réduire autrui à une catégorie ou à un jugement rapide. Ce pouvoir n'est toutefois pas automatique : une œuvre peut être mal comprise, et la lecture ne remplace ni l'action ni la réflexion personnelle. Elle fournit plutôt des situations, des voix et des formes qui enrichissent notre jugement et nous aident à reprendre nos propres questions.

FormaV - document d'entraînement non officiel

Ainsi, la littérature donne sens à la vie humaine en mettant l'expérience en forme, en transmettant la mémoire, en rendant perceptibles les dilemmes moraux et en nous ouvrant à la perspective d'autrui. Elle peut faire apparaître la possibilité d'un changement ou la valeur de la solidarité, mais aussi exposer l'incertitude et l'absurde. Son pouvoir n'est donc pas de livrer une réponse universelle et définitive : il est de rendre l'existence plus intelligible et partageable, et de nourrir une réflexion sur ce qui mérite d'être vécu et défendu.

RÉPONSE À RETENIR

La littérature peut donner sens à la vie en mettant les expériences en récit, en transmettant la mémoire et en nous faisant considérer le point de vue d'autrui. *Les Misérables* éclaire la possibilité d'une transformation, *Si c'est un homme* fait œuvre de témoignage, et *La Peste* donne à penser la solidarité face à l'épreuve. Mais la littérature ne garantit pas une explication définitive : elle peut aussi nous confronter au doute et à l'absurde. Son pouvoir est d'ouvrir la réflexion et de rendre l'existence plus intelligible et partageable, non d'imposer une réponse unique.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2022/spe-humanites-litterature-philo-2022-polynesie-1-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.